

—Ah ! Vous avez voyagé... C'est bien beaux les voyages, quand on peut boire à sa soif.

—On ne boit pas toujours. Dans l'Inde, je suis resté trente-six heures sans boire une seule goutte de liquide, par quarante degrés de chaleur.

—Est-il possible ? Moi, je ne pourrais pas... En ce moment, je donnerais !... Je ne sais pas ce que je donnerais pour un verre de n'importe quelle boisson...

—Hum ! fit l'Anglais à part lui. Pas plus raisonnable que les autres !

Que faut-il donc lui dire pour qu'il m'offre sa tasse de lait ? pensait la voyageuse.

Et elle ajouta tout haut :

—Mais à la guerre comme à la guerre !... J'ai toujours eu pour devise d'accepter avec calme et satisfaction les privations comme l'abondance... Monsieur, je vous salue ! Peut-être trouverai-je au bas du ravin quelque filet d'eau.

—Tiens, tiens ! murmura Grimsby. Me tromperai-je et serait-elle au contraire plus raisonnable que les autres... En ce cas, ne la laissons pas échapper !... Qui sait ?... Elle est jolie ! Si, avec cela...

Et tout haut :

—Madame ! Reposez-vous donc un instant. Je connais le pays, il n'y a pas d'eau à plusieurs kilomètres à la ronde.

—Bon ! voilà que ça mord ! pensa-t-elle.

Et elle se rassit en disant :

—Ce que vous m'apprenez-là n'est guère consolant. Je suis donc condamnée à mourir de soif.

—Oh ! madame, je ne le souffrirai pas ! s'écria galamment l'Anglais.

—C'est bien aimable à vous... Mais comment ferez-vous ?

—Eh bien ! Voilà justement ma tasse de lait qui arrive. Nous partagerons !

En effet, la paysanne remontait de la cave et déposait sur la table une tasse blanche pleine de lait crémeux.

—Elle est bien petite ! se dit la jeune dame. Et s'il faut partager... Tâchons de conquérir le tout !

III

Et elle dit à l'Anglais.

—Je vous remercie de l'attention, monsieur, mais je refuse. Ce serait diminuer votre part sans faire la mienne bien grande.

—Aussi bonne que raisonnable ! pensa Grimsby... Ce serait le moment de pousser une pointe...

Et rapprochant sa chaise de celle de l'inconnue, il s'écria à brûle-pourpoint :

—Madame, je suis Anglais, ex-médecin major de l'armée des Indes, et jouissant d'une certaine aisance. Mon rêve a toujours été d'unir ma destinée à celle d'une femme raisonnable. Jusqu'ici je n'en avais trouvée aucune qui me parût digne de ce nom. Mais vous, vos manières, la façon dont vous vous exprimez, vos pensées enfin, me font croire que... et si j'avais le bonheur de ne pas trop vous déplaire, je serais...

Grimsby, à bout d'éloquence, s'interrompit.

Son auditrice, fort étonnée de cette sortie, ne savait si elle devait rire ou se fâcher.

Soudain, elle prit une détermination, en murmurant :

—Ma foi ! J'ai trop soif ! Employons les grands moyens !

Et saisissant la main que lui tendait l'Anglais, elle dit avec feu :

—Oui, vous me plaisez, et je remercie le hasard qui m'a fait vous rencontrer ici. Vous vous exagerez mes qualités, mais je consentirais, en effet, à souffrir comme vous pendant trente-six heures de la soif la plus ardente, plutôt que de commettre une seule action déraisonnable...

—Au fait ! s'écria l'Anglais au comble de l'ivresse, vous mourez de soif !... Tenez, buvez tout !

Et il saisit la tasse.

Mais, au même instant, tous deux poussèrent un cri de détresse.

Le chat, réveillé par l'odeur du lait frais, avait profité de la distraction des deux interlocuteurs, pour le laper jusqu'à la dernière goutte.

Thomas Grimsby se remit le premier.

—Ne regrettons pas trop cette tasse de lait, dit-

il, puisque nous lui devons de nous être rencontrés ici et d'y avoir uni nos destinées.

Comme il parlait encore, la porte fut entr'ouverte, et un troisième personnage, vêtu en grimpeur de montagne, s'écria en apercevant la jeune dame :

—Enfin, je te retrouve. Je te croyais tombée au fond de quelque précipice.

Pas du tout, je cherchais de quoi me désaltérer... En vain, hélas !

Puis s'adressant à l'Anglais ébahi :

—Monsieur, ajouta-t-elle, je vous présente mon mari !

IV

Thomas Grimsby, désespérant de rencontrer jamais une femme raisonnable, s'est enfin décidé à rester garçon, pour ne plus s'exposer à se voir joué et privé d'une tasse de lait frais en temps de grande soif.

PAUL COMBES.

NOTES ET FAITS

Quel est l'âge le plus charmant de la femme ?

Vingt ans, car la femme que l'on aime a toujours vingt ans !—SIMON GOTTLIEB.

L'âge où la femme est le plus charmante est celui où elle s'en doute le moins.—RENÉ JACQUET.

Celui où la femme peut éprouver et donner le plus d'amour.—JOHANNES SON.

* * * *

Un vampire

La police autrichienne s'est vue obligée de faire une rafle parmi les paysans du village de Muszyna, en Galicie. Voici pourquoi : Il y a quelques jours mourait dans cette commune un nonagénaire nommé Obuszak. D'après les racontars populaires, ce paysan était la cause du dernier rigoureux hiver, et il devait fatalement ressusciter. Donc, pour empêcher une catastrophe, on a déterré Obuszak, on l'a décapité et on lui a percé le cœur.

L'hiver prochain sera doux en Galicie.

* * * *

Le piano électrique

Un Anglais, le docteur Thompson, a présenté à la *London Institution*, au cours d'une conférence, un piano qui joue tout seul : la manivelle elle-même est supprimée. On pousse un bouton, et le piano lâche aussitôt, et indéfiniment, les airs les plus variés.

Il est inutile d'ajouter que l'électricité est la coupable dans ce nouveau méfait. S'il y a une justice, quand l'impôt sur les pianos sera établi, chacun sera muni d'un compteur, et payera en raison du nombre de notes touchées, de façon que le piano électrique soit traité suivant ses mérites, c'est-à-dire sévèrement.

* * * *

La crinoline

On a fondé, à Londres un cercle qui doit avoir des ramifications en France : le cercle contre la crinoline. Autrement dit, le cercle contre le cercle.

Ces prospectus font appel à tous les ennemis de la crinoline. Les membres de cette association s'engagent à ne jamais accompagner, soit au théâtre, soit ailleurs, aucune dame portant la crinoline et à ne jamais assister non plus à aucun bal donné par l'une d'elles.

Ils devront se montrer aussi froids que possible vis-à-vis des personnes encrinolinées. En outre, ils s'engagent à ne pas tomber amoureux d'une femme ayant une crinoline.

* * * *

Filer, tricoter et cuire

Mesdemoiselles, apprenez à filer, à tricoter et à cuire du pain ; autrement pas de mariage pour vous.

Le conseil municipal de Hardanger, en Norvège, a promulgué un arrêté qui, espérons-le, sera mis en vigueur par notre gouvernement dans un avenir rapproché. Du moins, un député m'a promis de s'occuper de la chose à la prochaine session. Mais les policiers sont si blagueurs ; il n'y a pas grande confiance à mettre en eux.

Cet arrêté donc défend aux jeunes filles de se marier avant qu'elle aient prouvé devant experts qu'elles savent filer, tricoter et cuire du pain.

Ces trois conditions paraissent indispensables aux Norvégiens pour faire une bonne femme de ménage.

* * * *

L'Amérique avant Colomb

L'année 1892 a vu éclore une quantité innombrable d'études, de mémoires et de livres relatifs à Colomb et à ses précurseurs, authentiques ou légendaires. M. G. Marcel vient d'exhumer un récit des plus curieux conservé dans un manuscrit arabe de la Bibliothèque nationale et qui a pour titre : "La Perle des merveilles, mélange de géographie et d'histoire naturelle." L'auteur de ce manuscrit est un savant arabe du XI^e ou XII^e siècle, Zeineldin-Omar, surnommé Ebn-al-Ouardi. L'auteur y relate l'odyssée de "huit personnes de Lisbonne, curieuses de connaître ce qui était au-delà, qui équipèrent un vaisseau de toutes les provisions nécessaires pour un long voyage et jurèrent de ne point revenir avant qu'elles n'eussent pénétré jusqu'à l'extrémité de cette mer et à la terre qui pouvait être à son occident." (Il convient de faire remarquer que la date de cette expédition paraît remonter au commencement du XI^e siècle, époque où Lisbonne était encore au pouvoir des Arabes.) Au bout de vingt trois jours de navigation, et entraînés par les vents dans le midi, les navigateurs atteignent une île, qu'il appellent l'île aux moutons, à cause du grand nombre d'animaux de cette espèce qu'ils y trouvent. Le roi de cette île leur envoya un interprète *parlant arabe* (sic), et leur fit dire "qu'il avait également envoyé de ses sujets à la découverte de cette vaste mer, qu'ils avaient navigué pendant un mois, mais que, surpris par les ténèbres, ils étaient revenus sans avoir rien vu." Les navigateurs de Lisbonne, informés dans cette île qu'ils étaient à plus d'un mois de chez eux, se rembarquèrent et revinrent à Lisbonne, où, en mémoire de cet événement, on donna à un quartier de la ville, le nom de *quartier de ceux qui ont été trompés*, nom qui subsistait encore du vivant de l'auteur de ce récit. Nos lecteurs savent du reste, que des voyages de découvertes vers le nouveau monde ont été attribués à des marins normands et norvégiens. Parmi des derniers, le nom de Leif Erikson (onzième siècle), paraît réunir, au-delà de l'Atlantique, le plus grand nombre de suffrages, comme premier découvreur de l'Amérique.

* * * *

La puce à l'oreille

Avoir la puce à l'oreille ! D'ou vient cette expression si populaire ?

D'abord, rétablissons le texte. Rabelais, dans son *Pantagruel*, fait dire à Panurge : "J'ai la puce en l'oreille, je me veulx marier."

Gérard de Roussillon dit déjà : "Puce en oreille."

Et Larivey, dans le *Morfondu* : "Cestuy m'a mis une puce en oreille."

Il est bien évident, dès lors qu'une puce qui se démène dans l'oreille de quelqu'un, doit causer un intolérable supplice. L'auteur du proverbe est, sans doute, le premier qui sentit une puce le piquer en l'oreille.

Quant au sens même de l'expression, il est archiconnu.

* * * *

C'est avec raison que celui qui a du foin dans ses bottes ne craint pas de mourir sur la paille.

Mlle Nitouche, en écrivant son *ami des salons*, a rendu un réel service à la société des jeunes gens ; elle leur met sous les yeux tout ce qu'il est utile de connaître pour bien passer le temps. Prix 10c. En vente partout et chez les éditeurs, G. A. et W. Dumont, 1826, rue Sainte-Catherine.